

PIERRE KAUFMANN

**LE DERNIER
DES MAITRES**

roman

nrf

GALLIMARD

**LE DERNIER
DES MAITRES**



PIERRE KAUFMANN

LE DERNIER DES MAITRES

roman

nrf

GALLIMARD

3^e édition

L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à treize exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont dix numérotés de I à X, et trois, hors commerce, marqués de A à C.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1949.

*A la mémoire
de François Cuzin et de sa mère.*

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

I

La réception allait atteindre son équilibre. Déjà quelques couples regagnaient leur voiture, mais de nouveaux invités affluaient toujours, et la foule restait comprimée au premier étage de l'hôtel Boucheret jusqu'au seuil du boudoir bleu, qu'une convention tacite réservait aux notabilités et à quelques intimes.

— Eh bien ! chérie, pas trop fatiguée, j'espère ! s'exclama une vieille dame au cou serré d'un ruban de soie, tandis que Mme Boucheret venait s'affaler sur un sofa.

D'un regard, la maîtresse de maison fit le point : le sénateur Jaquin n'était pas arrivé, Mlle Duplessis se tenait raide aux côtés de sa mère, et M. Boucheret fixait anxieusement, au pied du fauteuil où sommeillait le professeur Strauss, le retroussis malheureux d'un tapis persan. De toute évidence, la conversation languissait.

— Peut-on songer à soi, murmura-t-elle, au temps où nous sommes ?

— Pour ma part... fit M. Boucheret en esquissant un geste.

— Mais oui, Gaston voulait que l'on dansât.

— Oh ! dans l'intimité, dans l'intimité...

— C'est à nous autres pourtant de donner l'exemple ; et d'ailleurs Clotilde n'a pas voulu entendre parler de bal.

— Quelle délicieuse petite mariée ! lança la vieille dame ; et si courageuse...

— Elle a toujours vécu dans un milieu des plus intéressants, répartit Mme Boucheret. Ces influences forment le caractère. Qu'en pensez-vous, Maître ? ajouta-t-elle à l'adresse de l'illustre vieillard qui continuait de rêver, une assiette de gâteaux sur les genoux.

— Eh ! fit-il, eh ! le juste milieu...

Quelques sourires s'esquissèrent parmi les assistants, incertains si le professeur Strauss avait voulu plaisanter. On attendit, mais il n'ajouta rien.

— Ma foi, je comprends en tout cas Clotilde, dit avec vivacité Mlle Duplessis. Ce n'est guère le moment...

M. Boucheret se hâta d'approuver, et lui désignant une coupe sur le plateau que passait un valet :

— Et votre frère ? ajouta-t-il avec empressement. Dans la marine, je crois ?

— Sur le *Dunkerque*, répliqua la vieille dame.

— Noblesse oblige, dit M. Boucheret en s'inclinant discrètement devant Mme Duplessis, qui était veuve d'un amiral.

Mais son visage brusquement s'épanouit.

Le sénateur Jaquin venait en effet d'entrer. Il serra la main de Mme Boucheret, et, toujours un peu gêné d'ignorer l'art du baise-main, mit à profit les présentations pour saisir au vol les dernières paroles de M. Boucheret.

— J'ai bien connu l'amiral, déclara-t-il, sur un ton presque solennel, comme s'il révélait un fait historique. Il y a juste dix ans de cela, en 1930. J'étais alors membre de la commission de la marine, et il m'a été donné de rencontrer l'amiral à une réception du ministre ; il avait la réputation d'un parfait navigateur.

— Espérons que son fils et son neveu l'imiteront.

— Eh bien ! que nous dites-vous de la guerre ? dit M. Boucheret en poussant un fauteuil vers le sénateur.

L'intérêt se concentra brusquement sur le nouveau venu, dont la personne s'épanouit légèrement comme une plante humectée, puis se rétracta.

— Oh ! nous ne vous demandons pas de secret d'Etat,

monsieur le sénateur ! ajouta Mme Boucheret. Dites-nous seulement si nos pauvres enfants se retrouveront bientôt ?

— Mais... la situation est claire. Nous attendons la chance que nous offrira l'ennemi en attaquant. Le tout est de savoir s'il l'osera.

— Ne dit-on pas qu'un armistice serait bientôt signé ? fit M. Boucheret.

— Ce calme est bien étrange en tout cas ! remarqua Mme Duplessis.

— Et cette visite de l'ambassadeur des Etats-Unis au nonce du pape ? On assure que l'alliance contre la Russie est déjà en bonne voie...

La position du sénateur pouvait rendre ces propos indiscrets. Mme Boucheret se hâta d'intervenir.

— Et votre charmante famille, monsieur le sénateur ? Voici longtemps que nous n'avons pas vu Mme Jaquin !

— Toujours à la campagne.

— Qui l'aurait pensé ? Elle est restée si jeune !...

— Elle adore cette vie, voyez-vous, dit le sénateur en excusant sa femme d'un sourire. Et à notre époque troublée, au fond...

— Sincèrement, je l'envie, soupira Mme Boucheret. N'étaient toutes mes obligations... Car les femmes ont bien les leurs, elles aussi, n'est-il pas vrai ? Et votre aînée ? Sans doute auprès d'elle ?

— Non, j'espérais même que Catherine aurait le plaisir... Mais elle est chez sa grand'mère, à Bussy.

— Je l'aime tellement ! Un peu sauvage, n'est-ce pas ? Mais si intelligente !

— Je crois en effet connaître Mlle Jaquin, commença le professeur Strauss, en clignant des yeux à la recherche d'un souvenir, comme si la lumière l'offusquait.

Ses derniers mots se perdirent dans une rumeur flatteuse. Appuyée d'une main sur l'épaule de son petit frère, de l'autre retenant sa traîne, Clotilde faisait son entrée dans le boudoir.

— Pierre s'est arraché à ses amis pour visiter votre galerie, annonça-t-elle joyeusement à sa mère, tandis que

le gamin se serrait contre elle pour donner passage à un sous-lieutenant.

— Oh ! ma galerie... Tout au plus quelques esquisses, fit Mme Boucheret. J'excepte celui-ci, bien sûr, ajouta-t-elle en suivant le regard du jeune homme qui s'était porté sur un petit vénitien, à l'angle opposé de la pièce. Je ne cherche d'excuses qu'à ma propre palette.

A peine avait-elle cependant caressé des yeux les pastiches de l'école moderne dont elle avait elle-même orné les murs, qu'elle poussa un cri :

— Lise !... s'exclamait-elle. Gérard !

Et courant vers un couple qui demeurait timidement sur le seuil :

— Mais venez donc, que je vous présente : nos cousins Montagne, de Lyon, — le professeur Strauss, le sénateur Jaquin. Vous avez déjà vu votre filleule ?

— Mais oui, fit Mme Montagne, avec un regard de tendresse à la jeune mariée.

— Eh bien ! allons donc jusqu'au buffet, reprit Mme Boucheret en la saisissant par le bras. Nous y serons tout à notre aise pour bavarder.

Et, sans desserrer son étreinte elle s'élança, fendant la foule qui s'ouvrait avec respect devant elle, comme à l'approche d'un bâtiment de haut bord.

Cependant Pierre s'était avancé vers le vénitien.

— C'est beau ! murmura-t-il.

— N'est-ce pas ? Je l'aime aussi, dit Clotilde.

Il semblait fasciné par la mélancolie fastueuse de cette toile. Une gondole venait d'accoster devant le portique d'un palais, doré par le couchant, et un cavalier aidait une dame à débarquer. Sa robe de brocart, ondulant légèrement, découvrait la tache claire d'une cheville. Un homme et une femme, debout, attendaient leur tour. A l'arrière, le gondolier pesait sur sa rame dans une attitude rêveuse. Au fond, jouaient trois musiciens. Et un couple enlacé contemplant la scène de la terrasse du palais, sous un ciel d'une couleur tamisée et déjà fondante.

— Oui, tout cela aussi est fini, dit-il, comme pour lui-même.

Clotilde lui jeta un regard de surprise.

— Mais oui, reprit-il en riant comme pour alléger une pensée trop lourde, je crois que c'est tout cela qui va disparaître, ou qui a déjà disparu pour toujours...

— Et pourquoi donc ? s'écria-t-elle. Si Raoul vous entendait... Lui qui ne cesse pas d'évoquer pour moi toutes ces villes que nous visiterons ensemble.

— Il les connaît si bien !

— Et vous aussi, n'est-ce pas ? Votre petite bande est tellement unie ! C'est bien simple. Sitôt que l'un de vous me parle d'un pays ou d'un livre, je suis sûre que les autres m'en parleront aussi. Et il me semble que nous sommes déjà tous amis. Non ? Je me trompe ?

— Mais non.

— Oh ! je suis bien prévenue, fit-elle en le menaçant gaîment du doigt. Le mauvais caractère des génies, comme dit Raoul.

— Eh bien ! je vous fais juge, puisque vous m'attaquez. J'étais à l'instant avec André et Louis...

— Mais qui donc est Louis ? dit la jeune mariée, fort animée déjà de découvrir un nouvel ami de son mari. Dites-moi vite...

— Bien sûr, vous ne pouvez pas le connaître, il vient de sortir du sana.

— J'y suis, s'écria Clotilde. Raoul me l'a présenté tout à l'heure. Ce fort garçon en civil, qui se trouvait avec vous dans la bibliothèque ? Si je le connais !... Raoul ne l'appelle jamais que Boukharine.

— Mais oui. Et ces têtes politiques sont extraordinaires. Il proteste qu'il a perdu la foi depuis le pacte germano-russe ; et à la première permission où je le retrouve avec André, ce sont mêmes discussions, jusqu'aux mêmes plaisanteries.

— Pourtant André, d'après ce que me disait Raoul...

— Oh ! lui ne croit à rien ; mais justement, il s'amuse à croire à tout. Et ce n'est même pas cette discussion au fond qui m'a irrité, mais ce goût qu'ils ont gardé pour la discussion, et qui sonne si faux maintenant.

— Comme le vénitien de maman ?

— Avec la lumière en moins, fit-il en riant. Que voulez-vous, c'est plus fort que moi, je ne peux plus souffrir l'intelligence.

— Eh bien ! vous êtes injuste pour vous tous, répliqua joyeusement Clotilde, que tous ces débats émerveillaient.

Autour d'eux des groupes s'étaient formés.

— Un blocus n'est jamais absolu, expliquait le sénateur.

— Mais serions-nous en mesure de prendre l'offensive ? interrogea M. Boucheret, sans autre souci d'ailleurs que de prolonger l'entretien.

De son côté, le professeur Strauss narrait à Mme Duplessis quelques anecdotes sur ses congrès à l'étranger.

— Stockholm, une capitale admirable !... C'est là que pour la première fois...

— Un peu fraîche, sans doute ? interrogeait la vieille dame.

Cependant, Mme Boucheret avait conduit ses cousins jusqu'à l'extrémité du buffet.

II

Depuis plusieurs jours, elle étudiait le protocole de la réception sans parvenir à y trouver leur place. Mme Montagne était de bonne bourgeoisie, descendant de cette souche lyonnaise à laquelle elle se rattachait elle-même ; par ailleurs elle avait pris Clotilde en charge alors qu'elle était en pension à Lyon, et cette circonstance semblait commander certains égards particuliers. Mais chaque année, un nouvel enfant l'éloignait davantage de la société. Mme Boucheret avait en conséquence décidé de se tenir sur la réserve. Cependant, la difficulté était simplement renversée, et elle s'employait à compenser les distances auxquelles elle se sentait tenue par un redoublement d'effusions.

— Vous ne m'en voudrez pas d'avoir amené avec moi

Germaine, disait Mme Montagne, comme si la présence de cette ancienne camarade de Clotilde qu'elle avait prise sous sa protection pouvait se remarquer parmi les six cents invités de sa cousine. Gérard ne pensait pas pouvoir m'accompagner.

— Mais Clotilde a été enchantée.

— Oui, reprit en souriant Mme Montagne, ce long voyage me faisait un peu peur. Toute cette petite famille que je n'avais jamais quittée.

— Et combien sont-ils donc maintenant ? Dix ou onze ? Je ne sais plus.

— Eh ! oui, fit M. Montagne d'un ton jovial. Cinq garçons et six filles.

— Onze, est-ce possible ? Moi qui ne trouvais pas assez de temps pour les trois miens. Êtes-vous servie, au moins ?

— Toujours notre vieille Octavie.

— N'est-ce pas elle qui allait chercher Clotilde au couvent ? Quatre ans déjà...

— Notre vie n'a guère changé, dit Mme Montagne ; n'était cette terrible guerre...

— Hélas ! soupira Mme Boucheret. Nous aurions préféré que ces enfants attendent. L'avenir est si incertain.

— Il faut avoir confiance, dit Mme Montagne d'une voix douce... Mais reconnaissez-vous Germaine ? reprit-elle en appelant du geste sa protégée qui oscillait à quelques pas au gré des mouvements de foule.

— Si je la reconnais !... Quelle gracieuse pensée à vous d'être venue, dit Mme Boucheret en inspectant d'un regard la toilette de la jeune fille. Clotilde n'a jamais oublié ses petites camarades de couvent.

— Germaine se dépense sans compter pour la cantine de l'usine, dit Mme Montagne.

— Que de dévouements, fit Mme Boucheret. Et dans tous les milieux. Le cœur n'a point de classe, voyez-vous ; et cette guerre aura du moins montré combien notre belle France était au fond unie.

— Ma place est bien modeste, murmura la jeune fille dont le visage s'empourprait. J'aimerais faire beaucoup plus.

— Mais j'y songe, dit brusquement Mme Boucheret en se tournant vers sa cousine. Nos groupes de Lyon ne cessent pas de nous solliciter, je pourrais écrire si vous le désiriez.

— Oh ! madame, s'écria Germaine.

— Quoi de plus naturel, voyons, je le ferais comme Clotilde l'eût fait elle-même.

— Elle a toujours été si bonne aussi pour moi, assura précipitamment Germaine.

— Eh bien ! Vous allez donc nous quitter ? lui dit en souriant Mme Montagne.

— Mais cette enfant doit élargir son horizon, voyons, se récria Mme Boucheret.

— Et s'il m'était possible de me rendre plus utile ainsi...

— Mais oui, je serai heureuse pour vous de ce changement, dit Mme Montagne.

— Allons, c'est dit ! s'écria Mme Boucheret, fort satisfaite d'avoir pu se décharger de ses derniers scrupules sur la protégée de sa cousine. J'écrirai dès ce soir.

Germaine eut un brusque mouvement pour saisir sa main, puis s'arrêta en rougissant.

— Je dois m'occuper maintenant de mes invités, soupira Mme Boucheret. Nous ferez-vous l'amitié de dîner tous trois après-demain chez nous, en petit comité de famille ?

— Nous repartons malheureusement dès demain matin, dit Mme Montagne, sincèrement navrée.

— J'espère au moins que vous vous ferez maintenant moins rare à Paris, conclut gaîment Mme Boucheret. Bon voyage donc, et à bientôt... Enfin, un moment à vous donner, reprit-elle à l'adresse d'une dame déjà mûre, après avoir à nouveau désintégré quelques dizaines de groupes encore agglutinés devant le buffet.

Mme Montagne souriait à Germaine.

— Vous voilà contente, dit-elle.

— Je savais que ce voyage me porterait bonheur, répliqua la jeune fille.

Un instant après elle gagna prestement le vestiaire, et s'isola devant une glace. Son fard avait coulé le long

des joues, découvrant quelques plaques d'une peau imparfaite, ponctuée de rougeurs. L'accident se répara aisément, mais il lui avait gâté son plaisir.

III

Dûment tisonnée par Mme Boucheret, la conversation pétillait toujours dans le salon bleu, quand le sénateur reconnut enfin dans le sous-lieutenant qui l'avait salué en entrant, l'un des amis de sa fille.

— Où en êtes-vous donc, cher ami ? dit-il en lui serrant à nouveau la main. Et vos camarades ?

— Toujours au dépôt, pour ma part. Mais n'avez-vous pas aperçu André et Louis ?

— André est donc guéri ? interrogea joyeusement le sénateur.

— Vous voulez dire Louis ? dit Pierre en souriant de sa bévue.

— Mais oui, mais oui, nous étions bien soucieux pour lui... Et André ?

— Sa permission se termine demain.

— Déjà ? Mais il faut arranger cela, dit le sénateur, sur le ton d'évidence d'un homme effectivement habitué à accommoder les difficultés de ce genre.

— Je doute que ce soit possible.

— Mes pauvres amis, dit le sénateur en se tournant vers M. Boucheret.

Le maître de maison hocha la tête.

— Espérons, dit-il, sans préciser ce qu'il convenait d'espérer. Une coupe, monsieur le sénateur ?

— Volontiers. Vous nous accompagnez, Pierre ?

Pierre déclina l'offre. Déjà Clotilde s'était éloignée, toujours précédée du petit Bernard qui ne l'avait pas quittée de tout l'après-midi ; et, tandis que les deux hommes se dirigeaient vers le centre nerveux de la réception, il regagna la bibliothèque.

C'était une vaste pièce capitonnée où M. Boucheret,

bien qu'il limitât ses lectures à quelques journaux financiers, se plaisait à faire admirer l'ensemble de ses trente mille volumes, et la collection de reliures de sa femme. Assis à califourchon sur des chaises de tapisserie, André et Louis accueillirent joyeusement leur ami.

— Une guerre, c'est pourtant bien quelque chose, une guerre, s'écria-t-il, comme ils le raillaient de sa fugue. Il y a bien de quoi déranger nos petites habitudes; et je vous vois tout pareils à ce que vous étiez, avec vos astuces et vos idées, comme au bon temps. Que faut-il donc pour vous changer, si une guerre ne vous change pas ?

— Et pourquoi changer, répliqua André; tu me fais songer à ma présentation à la Compagnie; « Je vous présente le nouvel aspirant. Il n'a pas vu le feu, mais il est très intelligent. » Il avait raison ce capitaine.

Ils riaient, heureux de se retrouver malgré tout si proches. Pierre, comme André, achevait sa permission, et Louis ne se lassait pas de les entreprendre sur cette vie qu'il enviait.

— Pierre n'avait guère à changer pour faire un vrai sous-lieutenant, dit-il. Mais toi, tu as changé, quoi que tu en dises.

Il ferma son poing massif comme pour désigner un faisceau, un caractère qui se ramassait. André fit la moue. L'uniforme accusait son allure flexible et un peu tendre, comme la fierté anguleuse de Pierre.

— Ah ! reprit Louis, si cette maudite machine consentait enfin à fonctionner.

André l'interrogea du regard.

— Qui sait ? Peut-être me verrez-vous bientôt arriver.

— Pour ce que nous faisons, dit André dont le ton fringant démentait les paroles.

— Ce n'est pas ce que vous faites qui importe. Bien sûr, la guerre n'est pas encore engagée. C'est pourquoi je peux encore souffrir d'être ici. Mais vous êtes où sont les hommes, et c'est cela qui importe.

— Bah ! les hommes... fit André.

— Ce sont bien pourtant les hommes qui meurent

JANVIER - JUIN 1949

ROMANS, RÉCITS, CONTES & NOUVELLES

R. et M. ALAIN-PEYREFITTE
Les Roseaux froissés

MARC BERNARD
La Cendre

GUILLAUME APOLLINAIRE

La Femme assise
(Nouvelle Édition)

JEAN BLOCH-MICHEL
Le Témoin

ROMAIN GARY
Le Grand Vestiaire

ROLAND CAILLEUX
Une Lecture

JEAN-MARC LAMBERT
La Grande Marche

RENÉ-JEAN CLOT
Fantômes au Soleil

ARMAND LUNEL
Les Amandes d'Aix

ANDRÉ DHOTEL
Ce Lieu déshérité

JEAN MECKERT
La Ville de Plomb

GUY DUMUR
Les Petites Filles modèles

JACQUES PERRET
Objets perdus

PIERRE FRÉDÉRIX
On ne vit qu'une fois

MAURICE SACHS
La Chasse à Courre

PAUL GADENNE
La Rue profonde

JULIEN SEGNAIRE
N'y être pour rien

GUILLAUME DE LORRIS et JEAN DE MEUN

Le Roman de la Rose

mis en français moderne par André Mary

COLLECTION « MÉTAMORPHOSES »

MARCEL BISIAUX
Les Pas contés

NOËL DEVAULX
Compère, vous mentez !...

MICHEL COURNOT
Martinique
(Prix Fénelon)

**ANDRÉ PIEYRE
DE MANDIARGUES**
Dans les Années sordides

ÉDITIONS DE LUXE ILLUSTRÉES

HENRI BOSCO
Silvius
(Édition originale)
avec un frontispice original
gravé sur bois en deux couleurs
par Galanis

MARCEL JOUANDEAU
Don Juan
(Édition originale)
avec un frontispice original,
lithographié en couleurs,
par J.-C. Imbert

PAUL LÉAUTAUD

Madame Cantili

*suivi de Mademoiselle Barbette et de Ménagerie intime**illustré de onze lithographies originales en couleurs par Colette Duhamel***MARCEL PROUST**

A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs

*le premier volume illustré de 25 gravures originales
à l'eau-forte par J.-E. Laboureur**le deuxième volume illustré de 25 gravures originales
à l'eau-forte par Jacques Boullaire*